313

le
maître de forger

LE MAITRE DE FORGES.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

CARACTÈRES ET COSTUMES DE LA PIÈCE.

M. Gerval, homme de 50 à 60 ans, très-bon, mais ferme dans l'occasion. Costume bourgeois simple, annonçant l'aisance. Cheveux blancs.

Cécile, jeune personne de 17 ans, franche, naïve, aimante. Elle porte une robe blanche et un tablier de soie noire à corsage, coiffure en cheveux.

Armand, il porte un habit bleu, gilet et pantalon blancs. Au 2e acte, il doit mettre un dessous plus sévère.

Hubert, homme de 50 ans, son cœur est bon, mais il a des formes rudes et grossières; son costume est une demi-blouse de toile brune; le pantalon large, de toile bleue. Le tablier de cuir usé et noirci, une casquette de loutre. Sa figure doit être enluminée par le feu et l'habitude de boire, ses bras et sa poitrine sont aussi hâlés.

La mère Hubert, costume de paysanne francomtoise. Il se distingue par le bonnet à grandes barbes tombantes, dont le papillon est relevé et laisse le front à découvert. Elle a un tablier de couleur.

Toinette, costume semblable à celui de sa mère pour la façon. Elle porte un tablier de toile blanche comme servante chez Gerval.

Jacquot, il a 15 ans, il est espiègle et même un peu mauvais sujet. Son costume rappelle celui d'Hubert. Comme ce rôle doit être joué par une femme, la blouse doit venir jusqu'au genoux.

Marcel, la Pince et les autres Forgerons portent tous des demi-blouses de toile bleue ou brune, et des pantalons larges de diverses couleurs, gros souliers, casquettes de loutre ou bonnets. Tabliers de cuir. Ils entrent au second acte avec leurs tabliers retroussés. Ils les déroulent au moment du travail.

Les femmes des Forgerons sont toutes en paysannes francomtoises.

Amis de Gerval, hommes et femmes costumes de ville.

Un Domestique en petite livrée. Le fond de la décoration du second acte doit être ouvert et laisser voir un paysage très-clair, qui contraste avec la couleur sombre de l'atelier.

Au moment du travail, on doit mettre une gaze rouge devant les quinquets, pour imiter les reflets du feu des forges.

Régisseur MM en scène

LE

MAITRE DE FORGES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. DUMERSAN, GABRIEL ET BRAZIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 AVRIL 1827.

PRIX : 2 fr.

3651
B

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GERVAL, Maître de Forges.....	M. LEPEINTRE AINÉ.
CÉCILE, sa fille.....	Mlle PAULINE-GEOFFROY.
ARMAND, élevé avec Cécile, il a la confiance de Gerval.	M. FÉDÉ.
HUBERT, premier forgeron chez Gerval.....	M. FONTENAY.
LA MÈRE HUBERT, sa femme.	Mme GUILLEMIN.
JACQUOT. } leurs enfans..	Mme MINETTE.
TOINETTE. } leurs enfans..	Mlle FLORE.
MARCEL, second forgeron..	M. VICTOR.
LAPINCE, troisième forgeron.	M. EMILIEN.

AMIS DE GERVAL.

FORGERONS.

La scène se passe dans les forges de M. Gerval, au fond de la Franche-Comté, sur les bords de la Saône.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour. Paris, ce 21 mars 1827.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du Bureau des Théâtres,

Signé COUPART.

LE LIBRAIRE POLLET *étant seul Editeur des ouvrages de M.* SCRIBE, *on trouve chez lui tous les Vaudevilles de cet auteur.*

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, No 46, au Marais.

LE

MAITRE DE FORGES,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un joli salon ; dans le fond, deux croisées avec rideaux ; au milieu une porte vitrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, ensuite CÉCILE.

ARMAND, *debout devant une table à la Tronchin ; il compulse des livres.*

M. Gerval repose encore !.... Arrivé de Paris hier, il a fait quatre-vingts lieues en poste, sa présence est bien nécessaire ici. Les ouvriers de ses forges sont entraînés par un mauvais sujet..... Je crains que leur mutinerie n'ait des suites : mais M. Gerval est aimé, il est si bon ! Quelle fortune brillante il a faite et comme il en use noblement!.... (*Ici Cécile arrive tout doucement, par la droite, se place derrière Armand et l'écoute avec attention.*) Honoré de sa confiance, à combien de titres je cherche à m'en rendre digne ; que je voudrais pouvoir espérer de mes services un prix qui serait bien cher à mon cœur !.... Mais fils d'un pauvre soldat, n'ayant pour fortune que mon travail et mon zèle, puis-je élever mes vues jusqu'à la fille de mon bienfaiteur?.... Ah ! Cécile!.... (*il rêve profondément.*)

1 CÉCILE, *à part.*

J'ai donc enfin son secret..... (*Se montrant.*) Monsieur Armand.....

2 ARMAND, *surpris.*

C'est vous, mademoiselle ?

CÉCILE.

Oui, je m'étais levée de bonne heure pour embrasser mon père..... Il n'est pas encore sorti de son appartement; je vais l'attendre ici.....

ARMAND.

Je vais vous y laisser en liberté. (*Il va pour sortir.*)

CÉCILE.

Eh bien ! pourquoi donc vous en aller ?..... Est-ce que vous croyez me gêner ?.... Avez-vous jamais remarqué que votre présence me fît de la peine ?

ARMAND.

Au contraire, mademoiselle, vous m'avez toujours accueilli avec bonté, avec indulgence..... Vous êtes si bienveillante pour tout ce qui vous entoure!....

CÉCILE.

Ah ! mon dieu ! que de complimens, ne dirait-on pas que nous sommes fâchés ? Écoutez, M. Armand, vous jouissez ici de toute la confiance de mon père..... Il vous a souvent dit devant moi qu'il vous aimait comme un fils.

ARMAND.

C'est à ses soins généreux que je dois mon état, mon existence !.....

CÉCILE.

Vous étiez orphelin, il vous a accueilli, mais combien de fois je l'ai entendu vanter votre conduite et vos talens.... dire qu'il vous devait une partie de sa fortune !....

ARMAND.

J'ai rempli de mon mieux les fonctions qu'il m'avait confiées, j'ai surveillé avec zèle sa vaste entreprise; tout autre à ma place en eût fait autant.

CÉCILE.

Non, M. Armand, tout le monde n'eût pas agi comme vous; au surplus vous n'êtes pas satisfait de votre sort.

ARMAND.

Moi, je suis très-heureux, je vous l'assure.

CÉCILE.

Air : *Et voilà tout ce que je sais.*

Dans nos petits bals de famille
Vous ne vous montrez qu'à regret.

Sur nos fronts quand la gaîté brille,
Le vôtre paraît inquiet. (*bis*).
Jamais on ne vous voit sourire,
Vous fuyez nos danses, nos jeux;
Non, monsieur, vous avez beau dire,
Non, non, vous n'êtes pas heureux. (4 *fois*.)

Par mon père élevés ensemble,
Je vous aime comme une sœur,
Mais quand le hasard nous rassemble
Vous devenez sombre et rêveur! (*bis*).
Je vois votre cœur qui soupire;
Des pleurs viennent mouiller vos yeux.....
Ah! monsieur, vous avez beau dire,
Non, non, vous n'êtes pas heureux. (4 *fois*.)

ARMAND, *à part.*

Aurait-elle lu dans mon ame? (*Haut*) Vous savez, mademoiselle, combien les derniers évènemens m'ont donné d'inquiétude; la mauvaise conduite de quelques ouvriers, l'absence de votre père dans un moment où sa fortune peut être compromise.....

CÉCILE, *avec incrédulité et le regardant fixement.*

Oui, je conçois.....

ARMAND, *cherchant.*

Ma responsabilité.....

CÉCILE.

Sans doute.

ARMAND, *à part.*

Personne ne viendra-t-il rompre cet entretien!

SCÈNE II.

LES MÊMES, TOINETTE, *entrant par la droite.*

1 TOINETTE.

Ah! mamzelle, je vous cherchais partout!

3 ARMAND, *à part.*

Je respire!

2 CÉCILE, *à part.*

Comme elle vient mal à propos! (*Haut*) Que veux-tu, Toinette?

TOINETTE.

Mamzelle, je viens vous dire que monsieur votre père est levé, qu'il vous attend pour déjeûner avec M. Armand.

CÉCILE.

Allons, monsieur Armand, vous nous conterez vos chagrins, ou je croirai que vous n'avez pas d'amitié pour moi. (*Ils vont pour sortir, Toinette les arrête.*)

TOINETTE, *timidement.*

Mamzelle Cécile..... je voudrais bien vous demander une grâce, ça me coûte à vous dire.....

CÉCILE.

Voyons, parle...

TOINETTE.

C'est qu'une fille n'ose pas trop dire de ces choses-là; je l'avais chargé de vous en parler le premier, mais c'est qu'il est timide comme tout.....

CÉCILE.

Qui donc?

TOINETTE.

Eh bien! lui.... qui veut m'épouser, et si je ne vous ai pas parlé de ce mariage, c'est que vous auriez pu croire que je voulais vous quitter.

ARMAND.

Ah! je sais ce que c'est : Marcel, un de nos forgerons, m'en a parlé.

TOINETTE.

Tiens, vous le savez, alors, je vais tout vous dire; parce qu'il faut de la confiance.

AIR : *Le troubadour à son amie* (de PLANTADE).

Figurez-vous, mademoiselle,
Que je n'y pensais pas du tout;
Un jour j'arrangeais ma vaisselle,
V' là Marcel qui vient tout à coup,
Et qui sur l' bras m' donne un p'tit coup.
J' commenc' par lui faire un' menace;
Y s' met à rir', puis il m'embrasse;
Alors, j' prends mon air courroucé...
Croiriez-vous qu'il a r' commencé?...
Voilà (*4 fois*) comment tout s'est passé. (*bis*).

Le lendemain j' vas à la forge,
Porter la soupe aux ouvriers ;
V' là monsieur Marcel qui s' rengorge
Et veut prendr' des airs familiers ;
V' là qu'on jas' dans les ateliers.
Mais moi qu'est une fille honnête,
J' lui dis : N' vous montez pas la tête;
Sans l' mariag' c'est assez causé.
Y m' répond : J'y avais pas pensé....
Voilà (*4 fois*) comment tout s'est passé. (*bis*).

CÉCILE.

Ainsi, Marcel veut t'épouser ?

TOINETTE.

Oui, mamzelle, mais il y a mon père qui n'est pas bon tous les jours.

ARMAND, *sévèrement.*

C'est vrai ; j'ai souvent à me plaindre de lui..... hier encore.....

TOINETTE.

Eh bien, mamzelle, pour en finir, je voudrais vous prier d'en dire deux mots à M. votre père, pour qu'il fasse entendre raison au mien.

CÉCILE.

Compte sur moi, Toinette.

ARMAND.

Justement, M. Gerval le verra ce soir, votre père. (*A part*) Quel terrible homme que cet Hubert! c'est lui qui, depuis quelques jours, cherche à monter la tête à nos forgerons.

CÉCILE.

Allons, monsieur Armand.

ARMAND, *à part.*

AIR : *Les amis sont toujours là* (du MAÇON).

Je redoute une catastrophe
Mais je déjouerai son projet.

CÉCILE, *souriant.*

Allons, monsieur le philosophe,
Donnez-moi la main, s'il vous plaît.
Quoi! toujours dans la rêverie.....

ARMAND, *distrait.*

Excusez-moi, je vous en prie.

CÉCILE.

Mais je vous attends.....

ARMAND.

Me voilà.

(*A part.*)

Qu'elle est jolie ! (*bis*).
Faut-il perdre ce trésor-là !

(*Armand et Cécile sortent.*)

SCÈNE III.

TOINETTE, *seule.*

Allons, v'là mon cœur débarrassé d'un fameux poids ! Ah ! ça fait du bien ! parce que quand on aime comme ça un jeune homme qui vous aime aussi, tant qu'on ne l'a pas dit à quelqu'un, on craint toujours que tout le monde le sache ; mais faut que je prépare mon salon... parce qu'il va venir de la société passer la journée ; on sait que Monsieur est arrivé hier.

SCÈNE IV.

TOINETTE, LA MÈRE HUBERT.

LA MÈRE HUBERT, *accourant.*

Bonjour, Toinette !

TOINETTE.

Bonjour, ma mère ; qu'est-ce que vous avez donc ?

LA MÈRE HUBERT.

Ah ! ma pauvre fille, v'là ton père qui fait encore des siennes.

TOINETTE.

Bah !

LA MÈRE HUBERT.

Il se manigance des vilaines choses ; ton père veut encore entraîner les ouvriers ; c'est ce mauvais sujet de Bertrand

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

qui le dérange.... un homme que M. Armand a chassé..... et il a bien fait.

TOINETTE.

Ah! mon Dieu!

LA MÈRE HUBERT.

Je sors de son atelier... les forgerons se parlent tout bas; j'ai voulu faire des remontrances à Hubert, il m'a menacée, brusquée, et sans Marcel peut-être qu'il m'aurait....

TOINETTE.

C'est-y possible?

LA MÈRE HUBERT.

Je ne sais pas où il prend de l'argent; mais, depuis huit jours, il passe toutes les soirées au cabaret avec Bertrand.

TOINETTE.

Quel malheur pour nous! M. Gerval qui est arrivé hier; v'là que pendant que je rangeais queuqu'chose dans sa chambre, il me dit comme ça : Toinette, je suis content de toi, tu es honnête fille, voilà l'hiver, vous êtes beaucoup d'enfans; ton père manque un peu de conduite, ta mère n'est pas heureuse, donne-lui ça pour avoir du bois.

LA MÈRE HUBERT.

Deux pièces d'or!.... le bon maître! quand il apprendra le complot, et qu'il saura que ton père est à la tête!

TOINETTE.

Et ce matin, mamzelle Cécile qui m'a donné de la toile pour mes sœurs!

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUOT.

JACQUOT, *accourant.*

Ma mère! ma mère!... Ah! v'là ma sœur Toinette.

LA MÈRE HUBERT.

Qu'est-ce que tu viens faire ici, Jacquot?

JACQUOT, *gaîment.*

Je viens pour vous dire que je m'en vas.

TOINETTE.

Comment ?

JACQUOT, *en sautant.*

Oui, je m'en vas; on s'insurge...

TOINETTE.

Et tu dis çà en riant !

JACQUOT.

Tiens, faut-il pas que je pleure?.... Dites donc, Marcel qui ne veut pas en être.... Mais il en s'ra.....

LA MÈRE HUBERT.

J'espère bien que non.

JACQUOT, *se frottant les mains.*

Il y avait long-tems que je savais tout ce qui se tramait... Le samedi, après la paie, mon père m'emmenait avec lui au cabaret du père Macloud, et j'ai entendu causer les forgerons.... Balthazard disait à Mathieu : On a renvoyé notre camarade Bertrand, faut que M. Armand saute, et y sautera.

LA MÈRE HUBERT.

M. Armand... un si bon jeune homme !..

JACQUOT.

C'est égal, nous n'en voulons plus; faut qu'il saute.

LA MÈRE HUBERT.

Allons, bavard, tu vas marcher devant moi et rentrer à la maison.

JACQUOT.

Je ne rentre pas.

TOINETTE.

Jacquot, obéis donc à ma mère.

JACQUOT.

Non... Je ne rentre pas... je suis ouvrier d'avant-z'hier !

AIR : *Et pourtant papa.*

La semain' dernière
J' n'étais qu'apprenti :
J'aurais pu, ma mère,
N'êtr' d'aucun parti.
Mais j' quitt' l'atelier,
Et j' fais comm' mon père ;
Je suis ouvrier,
J' peux plus travailler (*4 fois*).

Quand le danger sonne
Il faut du renfort ;
Si j' les abandonne
Je m' trouv' dans mon tort.
On doit se plier
Quand l' devoir l'ordonne ;
Je suis ouvrier;
J' peux plus travailler (*4 fois*).

LA MÈRE HUBERT.

Quel vaurien ça f'ra ! ah ! je vois qu'il n'y aura que mes filles qui me donneront de la satisfaction.

AIR : *du Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Comm' je sais que, dans bien des familles,
Les garçons au mal sont enclins,
J'eus de suite un' douzain' de filles
Qui n' m'ont jamais causé d' chagrins. (*bis*).
J'aurais dû dans ma joie extrême
M'en t' nir à douz' pour mon bonheur....
Celui-là me port' ra malheur,
On voit bien qu'il est v' nu le treizième. (*bis*).

JACQUOT.

C'est pas ma faute...

TOINETTE, *qui a remonté la scène.*

Ma mère, v'là M. Gerval.

LA MÈRE HUBERT.

Je te laisse, ma fille. (*A Jacquot.*) Passe devant moi, petit drôle.

JACQUOT.

Heim ! heim !

LA MÈRE HUBERT, *le menaçant.*

Passe devant moi...

JACQUOT.

Vous ne devez pas me parler comme ça, je suis ouvrier d'avant-z'hier.

(*Il sort avec sa mère.*)

TOINETTE. pur la gauche

Et nous, allons à notre ouvrage.

SCÈNE VI.

GERVAL, TOINETTE.

GERVAL.

Toinette, tu n'étais pas seule ici?

TOINETTE.

C'est ma mère et mon frère Jacquot qui étaient venus me voir.

GERVAL.

Eh! bien, Toinette, es-tu toujours gaie?

TOINETTE, *avec un gros rire.*

Oui, monsieur, quand je vous vois.

GERVAL.

Et tes sœurs, qu'est-ce qu'elles font?

TOINETTE.

AIR *de Marianne.*

Ma sœur Madelaine est fruitière,
Comm' vous l' savez, depuis deux ans;
Ma sœur Fanchette est couturière,
Ma sœur Claudine est bonn' d'enfans;
Ma sœur Javotte
A pris la hotte;
Ma sœur Jeann' ton
Est fileus' de coton.
Le maître' d'école
A pris Nicole;

Thérèse enfin
Est blanchisseus' de fin....
Ma pauvre mère est satisfaite
D'voir que ses fill' s prenn' t des états.
Ell' n'en a plus qu' quatr' sur les bras.

GERVAL *souriant.*

C'est encor bien honnête. (*bis*).

TOINETTE.

Et vous, notre maître, je gage que vous devez être bien content de revoir tout votre monde?

GERVAL.

Oui, le mois que j'ai passé à Paris m'a paru bien long.

TOINETTE.

Et à nous aussi donc, tous nos habitans se demandaient : Savez-vous quand il reviendra ?

GERVAL.

Allons, allons, me voilà ici pour long-tems.

AIR *du Vaudeville de l'Anonyme.*

Le tendre amour que je porte à ma fille,
N'est pas le seul qui charme mes vieux ans :
Mes forgerons sont aussi ma famille,
Et je suis fier d'avoir autant d'enfans.
Leur pauvreté jamais ne m'importune ;
Ma bourse est là pour les encourager :
C'est avec eux que j'ai fait ma fortune,
C'est avec eux que j'aime à partager. (*bis*).

TOINETTE.

Monsieur, v'là M. Armand.

GERVAL.

Laisse-nous. (*Toinette sort.*)

SCÈNE VII.

GERVAL, ARMAND, *il a l'air inquiet.*

GERVAL, *allant au devant de lui.*

Eh bien ! mon cher Armand, êtes-vous plus tranquille

que ce matin? Allez-vous m'apprendre que vos craintes sont dissipées et que tout est calme?

ARMAND.

Au contraire, monsieur, je suis fort inquiet..... Ces gens que je croyais attachés et reconnaissans, sont au moment de vous quitter, et si vous ne montrez pas un peu de fermeté.....

GERVAL.

Savez-vous d'où peut venir cette mutinerie?

ARMAND.

Si j'en crois ce qu'on vient de me dire, ce nouveau propriétaire de forges, M. Durville ne serait pas étranger à leur départ.

GERVAL, *surpris.*

Y pensez-vous? (*A part.*) Lui dont on me proposait l'alliance pour ma fille!

ARMAND.

C'est au moment où l'on vient d'ouvrir une mine excellente, où vous venez de faire votre soumission pour une somme considérable avec le gouvernement, que l'on veut vous enlever vos ouvriers, et vos quatre premiers forgerons sont du complot.....

GERVAL.

Que m'apprenez-vous?

ARMAND.

J'ai fait demander en votre nom le plus mutin de tous, Hubert..... Vous lui parlerez.....

GERVAL.

Hubert!.....

ARMAND.

Oui, il est excité par un mauvais sujet que j'ai été obligé de renvoyer pendant votre absence.

GERVAL.

Bertrand, je le sais, c'était le plus mauvais ouvrier.....

ARMAND.

J'ai été sévère, mais toujours juste.

GERVAL.

C'est bien, mon cher Armand.

ARMAND.

AIR *du Vaudeville de Gentil Bernard.*

La règle de toute ma vie
Sera justice et loyauté,
C'est parce que je l'ai suivie
Que j'ai montré de la sévérité. (*bis*).
Je pourrais bien avoir de l'indulgence
En les voyant contre moi se tourner,
Mais quand c'est vous que l'on offense
Je n'ai plus droit de pardonner. (*bis.*)

GERVAL.

Je connais votre intégrité..... (*Se retournant.*) Voici Hubert, laissez-moi seul un moment avec lui ; tout cela s'apaisera. (*Armand sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

2 1

près la table GERVAL, HUBERT.

(*Gerval s'assied ; Hubert entre, sa mise annonce qu'il sort de la forge ; il a le visage enluminé, il a bu ; mais il n'est pas gris ; il s'avance avec une politesse contrainte, salue d'un air gêné et dit :*)

HUBERT.

Monsieur m'a fait demander ?

GERVAL.

Oui, Hubert.

HUBERT.

Est-ce que Monsieur a quelque plainte à me faire de ma fille Toinette ?

GERVAL.

Non, je suis content d'elle.

HUBERT.

C'est que quelquefois les jeunesses.....

GERVAL.

Il n'est pas question de cela, Hubert; vous êtes un de mes meilleurs ouvriers, on vient de me faire des plaintes.

HUBERT.

Je sais bien qui.....

GERVAL.

J'ai voulu m'adresser à vous de préférence à tous vos autres camarades.

HUBERT, *reprenant un peu d'assurance.*

(*A part.*) Il me flatte; il veut me gagner.

GERVAL.

Voilà douze ans que vous êtes avec moi..... vous avez toujours paru content de votre sort; voudriez-vous me quitter?....

HUBERT.

On est ouvrier, et on cherche son intérêt, comme un maître peut chercher le sien....

GERVAL.

C'est juste.

HUBERT.

Il n'y a pas qu'une forge, si l'on ne gagne pas assez dans l'une, on va dans l'autre.....

GERVAL.

Vous êtes libre.....

HUBERT.

Quand un maître veut de bons ouvriers, c'est à lui de les payer.....

GERVAL.

Vous a-t-on refusé de l'augmentation?

HUBERT.

Ce n'est pas tant ça; mais quand des hommes ont de la peine, qu'ils sont dans le feu toute la journée, on ne devrait pas les empêcher de se rafraîchir de tems à autre.

GERVAL.

Eh! bien, est-ce que vous ne buvez pas?

HUBERT.

Ce n'est pas tant ça ; il ne manquerait plus que de m'empêcher de boire!...

GERVAL.

Mais souvent vous en prenez trop.

HUBERT.

On boit sa suffisance.

AIR : *Ah ! que de chagrins dans la vie.*

De ma forge jamais je n' bouge,
Chacun sait ce que vaut mon bras,
Devant un' barr' de fer tout' rouge
Mon visage ne change pas. (*bis.*)
Hubert n'est pas un homm' qui r' cule,
Mais j' dis en buvant d' tems en tems :
C'est bien assez que l' dehors brûle,
Faut rafraîchir un peu l' dedans. (*bis.*)

GERVAL.

Allons au fait, Hubert. On m'a parlé de désertion ; il se trame quelque chose ici... vous devez en être instruit.

HUBERT.

Oui, monsieur, il y a quelque chose ; on se plaint dans les ateliers, et si M. Armand sortait d'ici, on pourrait peut-être s'entendre...

GERVAL, *se levant.*

Ah ! nous y voilà ! que pouvez-vous reprocher à Armand, il ne veut que la prospérité de mon établissement et la sévérité qu'il déploie est souvent nécessaire.

HUBERT.

Il a renvoyé injustement un camarade : il faut que Bertrand rentre à la forge, où que M. Armand sorte de la maison. (*Mouvement de Gerval.*) La moitié de vos ouvriers pense comme moi, et nous verrons si la besogne se fera avec lui seul.

GERVAL.

Hubert, réfléchissez avant d'agir.

AIR : *Epoux imprudent! fils rebelle.*

J'ai parfois doublé le salaire
De l'ouvrier qui m'implorait.

En éloignant de ces lieux la misère
J'ai prévenu plus d'un souhait ;
J'ai su calmer plus d'un regret.
De vos besoins peut-être que tout autre
N'eût pas daigné s'apercevoir.
J'ai souvent fait bien plus que mon devoir :
(*Après une pause.*)
Avez-vous toujours fait le vôtre? (*bis*).

HUBERT.

Alors, monsieur, vous chercherez des forgerons, et ils sont rares dans ce moment ici; on vient d'ouvrir une nouvelle mine de fer et tous les maîtres de forges cherchent les ouvriers.

GERVAL.

Je vois où vous voulez en venir; sortez, Hubert.

HUBERT

Mais, monsieur Gerval...

GERVAL.

Sortez, vous dis-je... et retournez à votre ouvrage.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Chez moi je veux être le maître,
On ne me dicte pas de lois,
Vous vous repentirez peut-être
De méconnaître ainsi mes droits (*bis*).
Contre le projet qu'on médite
Je déploierai tout mon pouvoir,
Et vous changerez de conduite....

HUBERT, *à part.*

Tu n' s' ras pas aussi fier ce soir. (*bis*).

Salut, monsieur...

ENSEMBLE.

GERVAL.

Chez moi je veux être le maître,
On ne me dicte pas de lois,
Vous vous repentirez peut-être
De méconnaître ainsi mes droits.

HUBERT.

Dans ces lieux vous êtes le maître,
On n' veut pas vous dicter des lois....

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

(*à part.*)
Mais la suite lui fera connaître
Que nous avons aussi nos droits.
(*Il sort.*)

mouvement du geste et d'idée

SCÈNE IX.

GERVAL, *seul.*

Armand avait raison, ceci devient plus sérieux que je ne le pensais, il faut montrer de la prudence... Si, pour faire un exemple, je renvoyais Hubert? Mais non, un père de famille... Je vais aller faire ma tournée dans les forges, l'œil du maître est souvent utile; à ma voix tout rentrera dans l'ordre; mais voici ma fille, parlons-lui de la proposition de Durville.

SCÈNE X.

1 GERVAL, CÉCILE. 2

CÉCILE, *gaiement.*

Te voilà, mon père, que je suis contente de te rencontrer; je viens pour te faire une confidence...

GERVAL, *avec bonté.*

Je pensais à toi, ma Cécile; j'ai aussi quelque chose à te dire : tu crois peut-être qu'à Paris, je ne m'occupais pas de ma petite fille.

CÉCILE.

Si fait; je suis sûre que tu me rapportes un cadeau, des bijoux, un collier, des boucles d'oreilles; on fait de si jolies choses à Paris!

GERVAL, *en riant.*

Tu recevras tout cela en te mariant.

CÉCILE, *étonnée.*

En me mariant. (*A part.*) Armand se serait-il déclaré!..

GERVAL.

On m'a fait pour toi une proposition qui n'est pas à dédaigner, et qui m'offre de grands avantages.

CÉCILE.

Qui donc ?

GERVAL.

M. Durville te demande en mariage.

CÉCILE, *tristement*.

M. Durville !

GERVAL.

Cette union pourrait faire cesser une rivalité dangereuse dans l'exploitation de deux maisons aussi voisines... (*La regardant.*) Mais tu te troubles !...

CÉCILE, *émue*.

Mon père ! c'est que je ne m'attendais pas à cette nouvelle.... Je suis si heureuse avec toi... l'idée de te quitter...

GERVAL.

Nous ne nous quitterons pas... Tu penses bien, ma bonne petite, que depuis trente ans que je travaille, je commence à sentir le besoin du repos ; ton mari me remplacerait ici quand je serais en voyage... Il aurait tous mes pouvoirs...

CÉCILE.

Mais, mon papa, vous m'avez souvent dit quand vous partiez que vous étiez tranquille, que M. Armand était un second vous-même.

GERVAL.

Tu as raison ; mais qui nous dit qu'Armand ne sera pas forcé un jour de nous quitter... que les circonstances...

CÉCILE, *vivement*.

Grands dieux !...

GERVAL.

Mais qu'as-tu donc ?

CÉCILE.

Mon père, vous êtes si bon !...

GERVAL.

Explique-toi...

CÉCILE.

Vous ne voudriez pas me marier contre mon gré.

GERVAL.

Aurais-tu distingué quelqu'un? parles, ma Cécile..... parles....

CÉCILE.

Mon père, élevée avec M. Armand, vous m'en avez toujours dit tant de bien que...

GERVAL, *à part.*

Q'entends-je? (*Haut.*) Songerait-il à t'épouser?

AIR *de Céline.*

Vraiment ma surprise est extrême
Armand aurait formé ce vœu!

CÉCILE.

Oui, mon père, je sais qu'il m'aime.

GERVAL.

T'en a-t-il déjà fait l'aveu?

CÉCILE.

Craignant, s'il ne pouvait me plaire,
De voir son amour chagriné;
Il ne m'en a rien dit, mon père...

GERVAL, *avec bonté.*

Alors tu l'auras deviné?

CÉCILE *baissant les yeux.*

Il ne m'en a rien dit, mon père;
Mais je crois l'avoir deviné.

GERVAL.

Comment cela?

CÉCILE, *calinant.*

J'ai remarqué qu'il portait souvent la vue sur moi.

GERVAL.

C'est naturel, tu es jeune et gentille.

CÉCILE, *de même.*

Et puis, ses prévenances, ses soins empressés.....

GERVAL, *avec intention.*

Cela ne veut rien dire encore.

CÉCILE, *lentement.*

Et puis, tous les matins...

GERVAL.

Tous les matins...

CÉCILE.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il m'apporte une fleur nouvelle.

GERVAL.

Cela prouve qu'il est galant.

CÉCILE.

Il dit que je suis la plus belle.

GERVAL.

Tout le monde en dirait autant.

CÉCILE.

Il dit que j'ai la voix touchante.

GERVAL.

Son avis est aussi le mien.

CÉCILE.

Il est ému lorsque je chante.

GERVAL.

C'est qu'il est très-bon musicien. (*bis.*)

(*A part.*) Je ne puis me tromper, elle l'aime, et cet aveu pourrait bien...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur, voilà la société que vous attendez.

GERVAL.

Allons, Cécile, tranquillise-toi, tu nous feras un peu de musique en attendant le dîner.

SCÈNE XI.

GERVAL, CÉCILE, AMIS. Dames, et jeunes entrent du fond et prennent la gauche et la droite

CHOEUR.

AIR : *Au son du cor.*

Moment d'ivresse,
Que l'on s'empresse,
Un bon ami
Revient ici,
Dans sa famille,
La gaîté brille,
Fêtons le jour
De son retour.

GERVAL, *allant à eux.*

Je suis ravi de votre zèle,
De vous revoir il m'est bien doux!
Je vois que l'amitié fidèle,
Chez moi donne ses rendez-vous.

REPRISE DU CHŒUR.

Moment d'ivresse.

(*A la fin du chœur, on entend un grand bruit au dehors, et le son d'une cloche ; mouvement général.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ARMAND, TOINETTE.

GERVAL, *inquiet.* au milieu

Quel est ce bruit?

ARMAND. à sa gauche

Ah! monsieur, ce que j'avais prévu arrive, on déserte les ateliers, la révolte des ouvriers est complète.

GERVAL, *avec force.*

Je vais sur-le-champ les faire rentrer dans le devoir.

CÉCILE.

Mon père, n'y allez pas.

TOINETTE.

N'y allez pas, not'maître.

ARMAND.

Ils demandent le retour de Bertrand, ou mon renvoi.

GERVAL.

Je ne leur céderai pas.

CHŒUR D'AMIS.

AIR : *D'une pareille imprudence* (de la ROSIÈRE DE VERNEUIL).

Mon ami, montrez du courage,
Ne craignez rien, nous sommes là.
Il faut tenir tête à l'orage,
Avec des gens comme cela.

GERVAL.

Je veux, amis, que mon autorité,
Soit toujours ici la plus forte.

CHŒUR D'OUVRIERS *en dehors*.

Armand, il faut qu'il sorte. (*bis.*)

ARMAND, *à Gerval.*

Monsieur, avez-vous écouté?
Mon nom par eux est répété.

CÉCILE.

Ne permettez pas, ô mon père,
Qu'en cédant à ces furieux,
Armand, Armand soit banni de ces lieux.

LES AMIS.

Quel malheur! et que faire. (*bis.*)

ARMAND.

Ecoutez-les.

LES OUVRIERS, *en dehors.*

Oui que Bertrand
Rentre à l'instant.

GERVAL, *voulant sortir.*

Je saurai braver leur colère,
Je veux aller au milieu d'eux. } *bis.*

TOINETTE.

Un si bon maître, ah! c'est affreux!

on voit les ouvriers paraître dans le fond du jardin ou campagne et menacent... on les apperçoit à travers les vitrages

CÉCILE, *s'attachant à lui.*

Je vous suivrai partout, mon père,
Ils se calmeront,, je l'espère. (*bis.*)

(*Ici les ouvriers paraissent derrière les fenêtres du salon.*)

CHŒUR, *sous les fenêtres.*

Oui, que Bertrand
Rentre à l'instant,
Il faut nous satisfaire;
Oui que Bertrand rentre à l'instant.

ARMAND, CÉCILE, TOINETTE, AMIS.

Ah! quels momens! (*bis.*)
Mes amis, craignons leur colère;
Dieux! quels momens. (*bis*).
Soyons prudens;
Ah! quels momens! (*bis.*)
Soyons prudens. (*bis.*)

(*On entend de nouveau le son de la cloche et les cris des ouvriers; Gerval veut faire quelques pas, il est retenu par ses amis qui l'entourent.*)

Le rideau baisse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(*Le théâtre représente l'intérieur d'une forge avec fourneaux, enclumes, moulins à eaux. Cette décoration est d'un bel effet.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL, *assis sur une enclume, et les bras croisés.*

Ça me fait de la peine, foi de Marcel, de voir cette forge déserte, ces fourneaux, ces soufflets au repos..... Et moi aussi..... Quand on travaille on ne pense pas à mal, et depuis que j'ai les bras croisés, que je ne bats plus le fer, le diable me tente !..... Ordinairement ici quel bruit !..... Quelle activité !.... La flamme brille, l'enclume retentit, les coups redoublés des marteaux font un bruit, un tintamarre qui charment l'oreille, c'est notre musique à nous... Mais rien..... c'est triste.....

SCÈNE II.

MARCEL, TOINETTE.

TOINETTE, *regardant partout en entrant avec inquiétude. En apercevant Marcel, elle pose la main sur son cœur et respire comme quelqu'un qui est soulagé.*

Ah ! que je suis aise de vous trouver ici, Marcel....

MARCEL.

Je suis bien content aussi de vous voir, Toinette.

TOINETTE.

Ce n'est pas seulement de vous rencontrer que je suis

aise, c'est de voir que vous n'êtes pas avec les autres, que vous n'avez pas été de l'attroupement qui est venu jusques dans le jardin de M. Gerval.

MARCEL.

C'est ce qui vous rend contente, et c'est peut être ça qui fera not'malheur !

TOINETTE.

Et mon père qui était à leur tête..... C'est ben vilain ce qu'il fait là, et si vous faites comme lui, Marcel, je vous le dis, je vous aime bien, mais je ne serai jamais vot'femme !

MARCEL.

Il ne manquerait plus que ça.....

AIR *du Carnaval de Béranger.*

Vot' pèr' me dit : Si tu n'es pas des nôtres,
Jamais d' ma fill' tu n'obtiendras la main :
V' la que vous dit's que si j' fais comm' les autres,
Entre nous deux n'y aura jamais d'hymen.

(*à part.*)

Allons, Marcel, v'là l' moment d'être sage,
Dans c' t'affair' là cachons notre opinion ;
Faut louvoyer comm' plus d'un personnage,
Gagner du tems et n' dir' ni oui ni non. (*bis*).

TOINETTE.

Faut-il avoir un père qui ait le malheur d'avoir une mauvaise tête !... Car il n'y a que ça, le fonds est bon.

MARCEL.

Nous serions si heureux en ménage ; n'y a pas de d'mari comme un forgeron !

AIR *de la Romance de Clara Wendel.*

Près d' ses fournaux, avec courage
Battre le fer le long du jour,
Le soir, pour s' délasser de l'ouvrage,
A sa femm' faire un p'tit doigt de cour ;
Ne quitter le feu de l'enclume ;
Que pour celui qu' l'amour allume ;
Brûler toujours comme un tison,
Voilà, voilà le forgeron....

Le forgeron.
Brûler toujours comme un tison, } *bis.*
Voilà, voilà le forgeron....

TOINETTE.

Même air.

Le soir la bonn' franche Comtoise,
Si son mari montre d' l'humeur,
N' s'amuse pas à lui chercher noise;
Ell' vous l'embrass' de tout son cœur.
Bonne épouse et bonn' ménagère,
Tous les deux ans ell' le rend père
D'un' p'tit' fille et d'un gros garçon;
Voilà la femm' du forgeron....
Du forgeron..
D'un' p'tit' fille et d'un gros garçon } *bis.*
Voilà la femm' du forgeron.

SCÈNE III. 3

LES MÊMES, LA MÈRE HUBERT.

LA MÈRE HUBERT.

Eh bien! mes enfans, vous voilà ensemble; Toinette, as-tu vu Hubert?

TOINETTE.

Non, ma mère, il est avec les autres.

LA MÈRE HUBERT.

Et vous, Marcel, vous n'en êtes pas; vous êtes un brave garçon.

MARCEL.

Ma foi, mère Hubert, j'aime tant votre fille, que je ne sais plus ce que je suis.

LA MÈRE HUBERT.

Ah! ma pauvre Toinette, c'est à ce malheureux Bertrand que nous devons toutes nos peines : comme il a changé ton père!

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Jadis la joie et le plaisir dans l'ame,
Quand y r' venait du cabaret d' Macloud,

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

En m'agaçant y m' disait : Ma p'tit' femme
Me pardonn's tu ? c'est que j'viens d' boire un coup.
Je vois encor son p'tit air agréable,
Il m'embrassait et nous dormions là d'ssus....
Deux flacons d' vin en f'saient un homme aimable,
Il en boit dix et ne me r'garde plus. (*bis*).

TOINETTE.

Ça me donne à réfléchir tout ça.

MARCEL.

Tous les hommes ne se rassemblent pas, mademoiselle Toinette.

LA MÈRE HUBERT.

Que ça vous serve de leçon, Marcel, quand vous serez en ménage.

TOINETTE.

Ma mère a raison, ne buvez jamais plus qu'il ne faut... c'est mauvais.....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUOT. a droite

JACQUOT, *entre en chantant.*

Tra la la... Oh eh ! eh ! les autres ? oh eh !

LA MÈRE HUBERT.

Qu'est-ce qu'il a donc, lui? le v'là bien gai ?

TOINETTE.

Veux-tu te taire, et ne pas chanter, quand on a du chagrin.

JACQUOT.

Tiens, puisque je ne travaille pas, faut bien que je m'amuse....

LA MÈRE HUBERT, *avec humeur.*

Viens-t'en à la maison avec moi.

JACQUOT.

Je ne peux pas, faut que je reste ici ; on a besoin de moi pour l'insurrection...

LA MÈRE HUBERT.

Ah ! le mauvais sujet !

TOINETTE.

Un enfant !

JACQUOT.

Voyons, ma sœur, ne m'insulte pas parce que je suis petit.

LA MÈRE HUBERT.

Où est ton père ?

JACQUOT.

Il est avec les autres ; je les ai laissés dans le parc. Dieux ! quel beau coup-d'œil ça fait, un rassemblement d'ouvriers !

TOINETTE.

Oui, c'est beau de se révolter.

JACQUOT, *à sa sœur.*

Toinette, m'as-tu vu quand nous avons défilé ? j'étais dans le troisième peloton. Je poussais Nicolas, le fils à Claude Ledru ; il n'osait pas marcher ; moi je lui disais : Tu es ouvrier, il faut que tu marches comme les autres ; et j'y donnais des coups de poings dans le dos.

LA MÈRE HUBERT.

Oh ! le petit vaurien !

JACQUOT.

On est vaurien parce qu'on a du caractère ! Ceux qui n'ont pas marché n'ont qu'à se bien tenir. On a pris leurs noms.

MARCEL.

On a donc pris le mien, à moi qui n'y étais pas ?

JACQUOT.

Tiens, on s'est gêné. Certainement qu'on l'a pris.

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.*

D'abord on a mis sur la liste :
Le nom d' Pierre, celui d' Julien,

Celui de Jean, celui d' Baptiste,
Et puis après, on a mis l' tien.

MARCEL.

Mais aucun d' vous ne sait écrire....

JACQUOT.

J' sais ben qu' c'était embarrassant :
La liste est fait' : mais, j'vas vous dire,
On a laissé les noms en blanc. (*bis.*)

TOINETTE.

Est-il bête, mon frère!

JACQUOT.

Tu m'attaques toujours.... je te revaudrai ça, Toinette ; quant à vous, beau-frère futur, si vous voulez épouser ma sœur, je sais ce qu'a dit mon père : je vous conseille d'aller rejoindre le rassemblement.

LA MÈRE HUBERT.

Non, il n'ira pas : c'est un brave homme que Marcel.

JACQUOT, *croisant ses bras.*

Je ne suis donc pas un brave homme, moi? Eh bien, fallait entendre les forgerons ; ils disaient tous que c'était un capon.

MARCEL, *le menaçant.*

Attends, je te vas!....

JACQUOT.

Ce n'est pas moi qui le disais, c'était les autres..... Mets-en donc un avec moi, et tu verras.... Quant à moi, je ne me sépare pas des ouvriers : faut toujours faire comme la masse.

LA MÈRE HUBERT.

Ah! si j'étais à la place de M. Gerval!...

JACQUOT, *criant.*

M. Gerval! nous n'avons pas peur de lui... (*Il l'aperçoit*). Ah! la la, le voilà ; je me sauve. (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE V.

GERVAL, LA MÈRE HUBERT, TOINETTE, MARCEL.

GERVAL.

Ah ! vous voilà, mes enfans ; je croyais ne trouver personne ici.

MARCEL.

Monsieur Gerval, si mon atelier est désert, ce n'est pas de ma faute.

GERVAL.

Je le sais, Marcel, je vous connais : vous êtes un bon sujet...

MARCEL.

Ah ! monsieur Gerval, je ne suis pas meilleur qu'un autre.

LA MÈRE HUBERT.

Not'bon maître, si vous saviez combien la conduite de not'homme me cause de chagrins ! Il ne se doute pas, le malheureux, du tort qu'il va faire à sa famille.

GERVAL.

Mère Hubert, votre mari se conduit mal ; mais je sais que vous êtes une bonne mère de famille, votre Toinette est une bonne fille qui nous est attachée, et elle ne perdra pas sa place.

AIR : *Du Fleuve de la vie.*

Secourons-nous les uns les autres,
Tout honnête homme pense ainsi.
Des torts qui ne sont pas les vôtres,
Pourquoi vous punirais-je ici ?
De ces préjugés trop sévères,
Défendons-nous dans tous les tems,
Ne punissons pas les enfans
Des fautes de leurs pères.

Allez, mes amis, j'ai besoin d'être seul quelques momens.

LA MÈRE HUBERT.

Nous vous obéissons, M. Gerval.

GERVAL.

Marcel, M. Armand doit-être dans les forges; si vous le rencontrez, envoyez-le-moi.

MARCEL.

Oui, M. Gerval. (*A la mère Hubert et à Toinette.*) Venez, j'ai un projet à vous communiquer.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

GERVAL, *seul.*

Je ne puis plus en douter, Durville est cause de tout. Enrichi par des spéculations de bourse, il veut chercher à ruiner un père de famille qui doit sa fortune aux travaux de toute sa vie, et il m'avait fait demander ma fille.....

AIR : *Et des devoirs de la chevalerie.*

Je plains celui qui, pour remplir sa caisse,
Ose risquer un jeu trop inconstant.
Je n'ai jamais sur la hausse ou la baisse
Fondé l'espoir d'un gain déshonorant.
On doit savoir quelle est la différence
De l'honnête homme et du spéculateur,
L'un fait gémir le commerce de France,
Et l'autre en fait la richesse et l'honneur. (*bis.*)

SCÈNE VII.

GERVAL ET ARMAND.

ARMAND, *empressé.*

Monsieur, je viens de rencontrer Marcel qui m'a dit de me rendre près de vous.

GERVAL.

Oui, Armand, j'ai à vous parler.

ARMAND.

Je vous demanderai la grâce de m'entendre le premier.

GERVAL, *surpris.*

Ce que j'ai à vous dire est très-important, la position difficile dans laquelle je me trouve.....

ARMAND.

Je vous comprends..... M. Gerval, c'est moi qui suis cause de ce qui vous arrive aujourd'hui, c'est à moi que vos ouvriers en veulent: s'ils vous quittent dans un moment où les travaux les plus importans et les plus pressés vous les rendent si nécessaires, ils commenceront votre ruine, et dans les entreprises il ne faut qu'un moment pour renverser le fruit de vingt ans de travaux. Je ne veux pas avoir à me reprocher l'infortune d'une famille que je chéris, que je respecte: permettez-moi, monsieur, de vous quitter; croyez que ce sacrifice est pénible, mais il est nécessaire à votre repos, à votre bonheur, et je le fais avec tout le courage dont l'honneur peut rendre un homme capable !..... Adieu, M. Gerval, mon bienfaiteur, mon ami, adieu ! (*Il lui prend les mains.*)

GERVAL, *ému.*

Armand, mon cher Armand, cette résolution subite ne serait-elle pas l'effet d'une générosité honorable, mais peu réfléchie?.. ne regretterez-vous rien en me... (*changeant de ton*) en nous quittant?

ARMAND.

AIR: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je regretterai le séjour
Où j'avais passé mon enfance;
Je regretterai l'espérance
De pouvoir, par un doux retour,
Près de vous m'acquitter un jour.
Je regretterai mille charmes.....
(*à part.*)
De mon cœur taisons les secrets;
(*haut.*)
Mais j'aurais bien d'autres regrets,
Si je faisais couler des larmes
Qu'au prix de mon sang je payerais. (*bis.*)

GERVAL.

Je vous dirai plus tard mes résolutions; trop de précipitation peut être dangereuse.

ARMAND.

Songez que Durville peut engager aujourd'hui même vos ouvriers, que déjà Bertrand est à son service; si nos forgerons reçoivent de l'argent, si l'appât d'une plus forte paie les entraîne.....

GERVAL.

Je réfléchirai à tout cela; dans très peu de tems vous aurez une réponse; ne faites rien sans m'en prévenir.

SCÈNE VIII.

ARMAND, *seul.*

Quoi qu'il en soit, ma résolution est prise, et avant la fin du jour..... je m'éloignerai d'ici; je ne veux pas qu'il soit victime de sa générosité.....

AIR : *Il n'est pas vain du nom de ses ayeux.*

Fils d'un soldat qui périt noblement,
Puis-je aspirer à la main de Cécile?
L'amour m'engage à suivre un doux penchant,
L'honneur me dit qu'il faut que je m'exile.
Ne soutiens pas un pénible combat :
Fuis de ces lieux, pauvre fils d'un soldat! } *bis.*

Je trahirais un homme généreux,
Qui mit en moi toute sa confiance!
Entre l'amour, un devoir rigoureux...
Ah! se peut-il qu'un instant je balance?
Non, non, l'honneur doit finir ce combat,
Fuis de ces lieux, pauvre fils d'un soldat! } *bis.*

SCÈNE IX.

2 ARMAND, CÉCILE. 1

ARMAND.

Vous ici! mademoiselle.

CÉCILE.

Pourquoi cette question ? vous y êtes bien, monsieur.

ARMAND.

Moi, c'est différent, mon devoir exige souvent.....

CÉCILE.

Et moi, monsieur, j'y viens attendre quelqu'un.....

ARMAND.

Attendre quelqu'un !

CÉCILE.

Certainement, et vous allez m'y laisser seule.....

ARMAND.

Mais, si M. Gerval savait...

CÉCILE.

Ne suis-je pas un enfant gâté, habituée à faire tout ce que je veux ?

ARMAND, *se retournant.*

Vous ne pouvez rester, j'aperçois Hubert.

CÉCILE.

C'est justement à lui que je veux parler.

ARMAND, *étonné.*

A Hubert..... Alors je reste auprès de vous.

CÉCILE.

Non... j'exige que vous me laissiez seule avec lui, n'ayez pas peur; c'est mon bon ami, qu'Hubert..... (*Souriant.*) Vous n'êtes pas jaloux de lui ?

ARMAND, *embarrassé.*

Que voulez-vous dire, Cécile ?

CÉCILE.

Il ne s'agit pas de tout cela, mais d'obéir, monsieur; vous n'êtes ici que contre-maître, et moi je suis maîtresse de forges..... je représente mon père !..... Voyons si vous connaissez la subordination.

ARMAND.

AIR : *Un moment de géne.*

Allons, je vous laisse ;
Soyez la maîtresse.
(*à part.*) Ne m'éloignons pas ;
Restons sur ses pas.

CÉCILE.

Monsieur, c'est très-sage
D'obéir ainsi;
Vous ferez, je gage,
Un très-bon mari.

ENSEMBLE.

CÉCILE.

Suivez d'avance,
Tous mes avis,
De la confiance
Vous aurez le prix.

ARMAND.

Suivons d'avance,
Tous ses avis,
De ma confiance
J'obtiendrai le prix. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

CÉCILE, HUBERT

(*Il entre les bras croisés, les yeux baissés, sans voir Cécile.*)

HUBERT.

Il m'a humilié, il m'a fait sentir sa supériorité... Eh bien! il faut que lui ou moi... Ça ne peut pas finir autrement, l'ouvrier a son amour-propre.

CÉCILE, *se tenant à l'écart et appelant.*

Hubert.

HUBERT, *brusquement sans la voir.*

Heim?

CÉCILE.

C'est moi.

HUBERT.

Ah ! c'est vous, mam'zelle Cécile.

CÉCILE.

Ma présence a l'air de vous surprendre.

HUBERT.

Non, mam'zelle, mais, c'est que...

CÉCILE.

Pourquoi cet air contraint ? Est-ce que vous croyez que je viens vous faire des reproches... vous gronder?.. je n'en ai pas le droit...

HUBERT.

Mam'zelle !...

CÉCILE.

Vous êtes un homme raisonnable ; vous n'agissez pas sans avoir réfléchi.

HUBERT.

Sûrement, mam'zelle ; on a ses raisons.

CÉCILE.

Je n'en doute pas, je les crois bonnes ; mais est-ce que vous nous auriez quittés sans venir me dire adieu ?

HUBERT, *surpris.*

Comment, mam'zelle Cécile...

CÉCILE.

Eh bien ! moi, j'ai voulu vous voir avant votre départ ; je me suis dit : Je ne verrai plus ce bon Hubert, qui a eu tant de complaisance pour moi quand j'étais petite, qui me faisait sauter sur ses genoux, quand je venais le déranger à sa forge... et qui me disait : voyez, mam'zelle Cécile, comme vous vous salissez ; moi, je riais, et je vous priais de me faire un petit moulin.

HUBERT, *souriant.*

C'est vrai, vous étiez si espiègle !

CÉCILE.

Et puis, j'aurai toujours gravé là... (*Elle porte la main sur son cœur.*)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

HUBERT.

Quoi donc?

CÉCILE.

J'avais six ans à peu près.

AIR : *De l'Angelus.*

Près du grand fourneau je jouais:
La flamme atteint bientôt ma robe;
Mais au péril que je courais,
Soudain votre bras me dérobe.
Vous étouffez dans votre tablier
Le feu qui déjà me dévore.....
Hubert, pouvez-vous l'oublier ?
Pour moi, je m'en souviens encore,
Cécile s'en souvient encore.

HUBERT.

C'est que vous étiez en danger.

CÉCILE.

Ainsi, vous allez nous quitter ; est-ce que vous ne viendrez pas quelquefois nous revoir ?

HUBERT.

Revenir ici... non; quand on se quitte mal...

CÉCILE.

Et pourquoi se mal quitter?

HUBERT.

Pourquoi ?

CECILE.

Il n'y a que l'homme qui a des torts qui n'ose pas se montrer.

HUBERT, *à part.*

C'est vrai. (*Se faisant violence.*) Tenez, mam'zelle Cécile, ne me parlez pas comme ça avec amitié, vous me faites mal... Oui, j'aimerais mieux que vous me disiez des sottises, que vous m'appeliez brutal, ingrat, mauvaise tête.

CÉCILE, *souriant.*

Ah! pour mauvaise tête, je ne dis pas ; mais vous n'avez pas un mauvais cœur !

HUBERT.

Eh bien! si : je suis mauvais père, mauvais mari ; je fais dans ce moment-ci du chagrin à ma fille, à ma femme.... mais ça ne peut pas être autrement.

CÉCILE.

Pourquoi, Hubert?... Vous ne répondez pas?

HUBERT.

AIR : *Des Scythes et des Amazones.*

Souvent le vin m'fait perdre la mémoire,
Je n'me souviens ni du mal ni du bien.
Si j'n'avais pas l'malheureux défaut d'boire,
Je vous réponds que je m'conduirais bien,
Et que jamais on n'me r'procherait rien.
Quand j'suis à jeun, j'promets monts et merveilles,
J'dis : soyons sage et n'quittons pas l'marteau ;
Mais quand j'ai bu trois ou quatre bouteilles,
V'la, mam'zelle, tous mes projets dans l'eau.

Et les autres, que j'ai entraînés, qui me reprocheraient ma conduite; v'là l'malheur, c'est que quand on a pris le mauvais chemin, on ne peut plus s'en retirer... Adieu, mam'zelle Cécile.

CÉCILE.

Vous partez, Hubert... (*Elle va à lui et l'arrête.*) Je sais tout, vous n'êtes pas coupable, vous n'êtes que faible... Avec moi vous ne devez pas avoir de secret... on a abusé de votre bonne foi; vous avez reçu des avances que vous avez eu le malheur de dépenser (*mouvement d'Hubert*); on me l'a dit... Je suis sûre que si vous pouviez les rendre, vous vous dégageriez sur-le-champ.

HUBERT, *vivement.*

Qu'est-ce qui vous a dit ça, mam'zelle?

CÉCILE.

Vous en convenez! Eh bien, tenez, prenez cette bourse... c'est à moi, ce sont mes petites épargnes; vous pouvez vous

dégager avec honneur, et tout le monde ignorera que vous m'en devez les moyens. (*Elle lui met la bourse dans sa poche, et elle sort en disant :*) Adieu, Hubert.

HUBERT.

C'est un ange! (*Il jette son bonnet par terre.*) Chienne de tête!

SCÈNE XI.

HUBERT, JACQUOT.

JACQUOT.

Mon père, mon père! les ouvriers vous cherchent partout, est-ce que nous ne partons pas?

HUBERT.

Tais toi, petit drôle.

JACQUOT.

Est-ce que vous croyez que j'hésite? Non, non, j'ai de la tête, et quoique ma mère m'ait menacé de me battre, je m'insurge... Ah! v'là tous les autres.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LAPINCE, SIX FORGERONS.

CHŒUR *en entrant.*

AIR : *D'Elisca.*

Oui, mes amis,
Soyons unis;
Il faut quitter nos
Fournaux
Et laisser là nos
Marteaux;
Et nos
Marteaux
Et nos
Fournaux.

DEUXIÈME ENTRÉE.

SIX AUTRES FORGERONS.

REPRISE DU CHŒUR.

TOUS.

Oui mes amis,
Soyons unis, etc.

HUBERT, *à part.*

Et je n'ai pas le courage de les retenir. On est honteux de bien faire.

LAPINCE.

Tu réfléchis, Hubert; est-ce qu'au moment d'agir, tu nous laisserais!

PLUSIEURS FORGERONS.

V'là monsieur Gerval! v'là monsieur Gerval!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GERVAL.

(*Au moment où les ouvriers aperçoivent M. Gerval, ils reculent tous à son aspect.*)

GERVAL, *d'un air calme et imposant.*

Eh bien! vous reculez devant moi! Autrefois quand j'entrais dans cet atelier, on m'entourait, on me regardait avec plaisir, on me parlait avec amitié... On voudrait me fuir maintenant; partez, qui vous retient? je ne m'oppose point à votre départ, j'aurais pu le faire cependant; il est des moyens de répression, des lois qui protégent l'honnête homme, et qui ne laissent point le chef d'une vaste entreprise à la merci de ceux dont il assure l'existence. Ne craignez point que j'emploie la force pour vous retenir; non, je n'ai point affaire à des esclaves; ce n'est point par le salaire dont j'ai payé vos sueurs que je croyais avoir acquis des droits sur vous; je vous le devais; vous sentez peut-être vos torts, et n'osez les réparer; vous n'osez me dire que ce n'est pas à moi que vous en voulez... vous avez raison, et si vous n'avez point encore apprécié mon caractère,

vous allez le juger. (*Il appelle.*) Holà ! quelqu'un !... (*Un domestique paraît.*) Dites à monsieur Armand d'entrer.

(*Le domestique sort. Musique.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ARMAND.

GERVAL.

Approchez, Armand, vous connaissez la conduite de mes ouvriers; votre sévérité est la cause de leur révolte... oui, révolte, c'est le mot. Je veux mettre un terme à une position qui m'afflige et qui nuit à mes intérêts.

ARMAND.

Je me soumets à tout.

UN OUVRIER, *aux autres.*

Il va être renvoyé.

GERVAL, *continuant.*

J'ai toujours estimé vos qualités personnelles, Armand !.. votre conduite chez moi mérite une récompense. (*En se retournant vers les forgerons.*) La fermeté est le devoir d'un chef, monsieur Armand m'en a donné l'exemple ; ce n'est plus pour moi, c'est pour lui-même que désormais il vous donnera des ordres. Je ne crois pas trop payer ce que je lui dois en lui donnant la main de ma fille.

ARMAND, *surpris.*

Monsieur !

GERVAL, *aux ouvriers.*

Voilà comme j'agis avec l'homme juste et honnête que vous avez voulu perdre. Jamais la crainte ne me fera transiger avec mon devoir et avec l'honneur. (*A Armand, en le prenant par la main.*) Venez, mon ami. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XV.

HUBERT, LES FORGERONS.

CHŒUR.

AIR : *C'est M. Jean* (*de Jean de Paris.*)

Ah ! quel affront (*bis*) ! il a du caractère:
Vous le voyez (*bis*), il dédaigne nos bras ;
Mais nous pourrons (*bis*) nous venger, je l'espère.

Ne cédons pas (*bis*); là-bas,
Portons nos pas.

1 HUBERT, *d'une voix forte.*

Il a raison.

TOUS. au tour d'Hubert

Comment?

HUBERT.

Tout ce qu'il a dit, c'est la vérité.

2 LAPINCE.

C'est toi qui nous as entraînés, est-ce que tu nous trahirais?

HUBERT.

Qu'appelez-vous trahir?

LAPINCE.

C'est que nous ne le souffririons pas.

TOUS.

Non, nous ne le souffririons pas.

HUBERT.

Croyez-vous me faire peur? je ferai ce qui me conviendra, et personne n'a d'ordres à me donner ici.

LAPINCE.

Mais tu ne peux pas nous abandonner!

HUBERT.

Je suis un malheureux! j'ai manqué envers mon bienfaiteur.... Mais j'ai fait assez de mal, et je n'en veux plus faire.

LAPINCE.

Pourquoi M. Gerval protège-t-il Armand, qui a renvoyé un camarade?

HUBERT.

Il a bien fait, vous dis-je; Bertrand est la cause de tout.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARCEL, LA MÈRE HUBERT, TOINETTE, LES FEMMES DES OUVRIERS.

MARCEL.

Ah ! mes amis, quelle nouvelle !

TOUS.

Quoi donc ?

MARCEL.

Nous venons de rencontrer M. Gerval.

HUBERT.

Il sort d'ici.

MARCEL.

Vous a-t-il dit sa résolution ?

TOUS.

Quoi ? (*Ils l'entourent.*)

MARCEL.

Il vient de nous l'apprendre : On ne m'aime plus ici, a-t-il dit..... je ne puis vivre au milieu de mes ennemis, je vais vendre ma forge, payer le dédit au gouvernement et quitter ce pays pour toujours.

LA MÈRE HUBERT.

Et c'est vous autres qui serez cause de tout ça..... un homme si bon, si généreux.... va, Hubert, je ne te le pardonnerai de ma vie.

HUBERT, *avec force.*

AIR : *A soixante ans on ne doit pas*, etc.

Oui, t'as raison, nous somm's de mauvais' têtes ;
Nous l'savons tous, je l'sens aussi bien qu'toi.
Combien de fois il a payé nos dettes ;
Combien de fois il s'est fait une loi,
D'fair'des heureux, chez vous comme chez moi !

Ne cédons pas (*bis*); là-bas,
Portons nos pas.

HUBERT, *d'une voix forte.*

Il a raison.

TOUS.

Comment?

HUBERT.

Tout ce qu'il a dit, c'est la vérité.

LAPINCE.

C'est toi qui nous as entraînés, est-ce que tu nous trahirais?

HUBERT.

Qu'appelez-vous trahir?

LAPINCE.

C'est que nous ne le souffririons pas.

TOUS.

Non, nous ne le souffririons pas.

HUBERT.

Croyez-vous me faire peur? je ferai ce qui me conviendra, et personne n'a d'ordres à me donner ici.

LAPINCE.

Mais tu ne peux pas nous abandonner!

HUBERT.

Je suis un malheureux! j'ai manqué envers mon bienfaiteur.... Mais j'ai fait assez de mal, et je n'en veux plus faire.

LAPINCE.

Pourquoi M. Gerval protège-t-il Armand, qui a renvoyé un camarade?

HUBERT.

Il a bien fait, vous dis-je; Bertrand est la cause de tout.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARCEL, LA MÈRE HUBERT, TOINETTE, LES FEMMES DES OUVRIERS.

MARCEL.

Ah ! mes amis, quelle nouvelle !

TOUS.

Quoi donc ?

MARCEL.

Nous venons de rencontrer M. Gerval.

HUBERT.

Il sort d'ici.

MARCEL.

Vous a-t-il dit sa résolution ?

TOUS.

Quoi ? (*Ils l'entourent.*)

MARCEL.

Il vient de nous l'apprendre : On ne m'aime plus ici, a-t-il dit..... je ne puis vivre au milieu de mes ennemis, je vais vendre ma forge, payer le dédit au gouvernement et quitter ce pays pour toujours.

LA MÈRE HUBERT.

Et c'est vous autres qui serez cause de tout ça..... un homme si bon, si généreux.... va, Hubert, je ne te le pardonnerai de ma vie.

HUBERT, *avec force.*

AIR : *A soixante ans on ne doit pas*, etc.

Oui, t'as raison, nous somm's de mauvais' têtes ;
Nous l'savons tous, je l'sens aussi bien qu'toi.
Combien de fois il a payé nos dettes ;
Combien de fois il s'est fait une loi,
D'fair'des heureux, chez vous comme chez moi !

Dans cet endroit gn'y avait pas un ménage,
Pas un'chaumièr'pour se mettre à l'abri;
Mais sa présence a tout fait naître ici.....
Aurions-nous l'cœur de voir quitter c' village
Au bienfaiteur qui pour nous l'a bâti?

LA MÈRE HUBERT.

Ah! mon homme, viens m'embrasser.

HUBERT.

C'est décidé, je le suivrai partout; je travaillerai pour lui.

MARCEL, *aux forgerons.*

Eh! bien, vous autres, une mauvaise honte vous retient?

LA MÈRE HUBERT.

Faites comme Hubert..... vous avez été entraînés par un mauvais sujet, Bertrand est la cause de tout.....

LES FEMMES.

Oui! oui! c'est la faute de Bertrand.

CHOEUR DES FEMMES,

AIR: *De la Dame Blanche.*

Allons, allons, cède une fois à ta femme, (*bis.*)
Rev'nez à d'autres sentimens
Vous avez boudé trop long-tems. } (*bis.*)

LES FORGERONS.

Allons, montrons-nous bons ames. (*bis*)
Oui, nous cédons
A vos raisons, } (*bis*).
Nous nous rendons
A vos raisons. } (*bis*)

LES FEMMES.

Nous les tenons, (*bis.*)
Les v'là'doux comme des moutons.

(*A la fin du chœur toutes les femmes embrassent leurs maris.*)

HUBERT, *allant prendre la main à ses camarades.*

Ah! mes amis, que vous me faites du bien!.... mais il faut annoncer cette nouvelle à M. Gerval; qu'est-ce qui s'en chargera?.....

LA PINCE.

Je n'ose pas.....

TOUS.

Ni moi ! ni moi !.....

MARCEL.

Envoyez les femmes.

TOINETTE.

Oui, il aime les femmes.

LA MÈRE HUBERT.

Je me mets à votre tête, c'est à nous de réparer les sottises de nos hommes, suivez-moi..... ce bon M. Gerval, il nous recevra bien, allez ! il n'est pas méchant ! s'il a montré ici de la sévérité, il avait raison..... mais quand il verra votre repentir, il reviendra, il nous ouvrira les bras, et je l'embrasserons toutes.

(*Elles sortent en reprenant la fin du chœur*)

Nous les tenons, (*bis.*)
Les v'là doux comme des moutons.

MARCEL.

Et nous, à l'ouvrage! pour qu'il nous y retrouve en arrivant ici.

(*Ils prennent tous leurs outils.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JACQUOT.

JACQUOT.

Ah ! ça, je vous attends depuis une heure..... Eh ! bien, qu'est-ce qu'ils font donc... est-ce que vous allez travailler à présent ?

HUBERT.

Oui, et toi fais comme les autres.

JACQUOT, *à Marcel.*

Tiens, qu'est-ce qu'il a donc, mon père?

Le Maître de Forges.

MARCEL.

Veux-tu te taire, et te mettre à la besogne !

JACQUOT, *à Lapince.*

Dis donc, Lapince, pourquoi donc qu'on travaille, puisque ?.....

LAPINCE, *d'une voix forte.*

Tu le sauras plus tard.

JACQUOT.

Allons, puisque je suis ouvrier, je vas travailler; mais c'est égal, je suis toujours révolté.

(*Ici tous les forgerons sont placés devant leurs enclumes.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *nouveau de M. Blanchard.*

Forgerons,
Travaillons,
Reprenons
Notre ouvrage;
Forgerons,
Travaillons,
Redoublons
De courage.

MARCEL.

Nous voici rassemblés, } *bis.*
Déployons notre zèle
Sous nos coups redoublés,
Que la forge étincelle.

TOUS.

Travaillons,
Et montrons
Que nous sommes bons forgerons.

MARCEL,

V'là qu'ça marche à merveille:
Il jouira d'nos travaux;
Faisons à son oreille,
Retentir nos étaux.

ou Bas Le Sens
Sommes
a cogner sur l'enclume
et Coups de
Marteaux
en Mesure

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

HUBERT.

Cett'musique a des charmes
Qui n'lui s'ront pas nouveaux,
Présentons-lui les armes
Avec tous nos marteaux.

CHŒUR, *en travaillant.*

Forgerons,
Travaillons,
Reprenons
Notre ouvrage;
Forgerons,
Travaillons,
Redoublons
De courage.
Nous voici rassemblés,
Déployons notre zèle;
Sous nos coups redoublés
Que la forge étincelle.

TOUS.

Travaillons,
Et montrons
Que nous sommes bons forgerons.

HUBERT.

Jacquot, vois s'il arrive.

JACQUOT.

Papa, je n'le vois pas.

HUBERT.

Soyons sur le qui vive.

JACQUOT.

Je crois qu'j'entends ses pas;

(*Remontant la scène.*)

Je l'vois avec ma mère.
Il a l'air satisfait;
Je veux aussi, aussi lui plaire,
Et j'cours à mon soufflet.

(*Jacquot va tenir le soufflet de la forge.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Forgerons,
Travaillons,
Reprenons
Notre ouvrage;
Forgerons,
Travaillons,
Et montrons
Du courage.
Nous voici rassemblés,
Déployons notre zèle;
Sous nos coups redoublés
Que la forge étincelle.
Travaillons,
Et montrons
Que nous sommes bons forgerons.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, GERVAL, ARMAND, CÉCILE, LA MÈRE HUBERT, TOINETTE, LES FEMMES DES OUVRIERS.

(*Pendant la reprise du chœur M. Gerval paraît avec Armand et Cécile, toutes les femmes des ouvriers le suivent, son visage est rayonnant en apercevant ses forgerons qui travaillent.*)

GERVAL.

Bien, mes amis, voilà comme je vous aime.

TOUS.

Monsieur Gerval...

GERVAL.

Point de retour sur le passé, nous serons tous heureux en faisant toujours notre devoir.

LA MÈRE HUBERT.

Vous entendez ça, nos hommes.

TOINETTE.

Ça vous regardera bientôt, monsieur Marcel.

ARMAND *à Gerval.*

Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas!...

GERVAL *aux forgerons, en leur montrant Armand.*

Mes amis, voilà votre nouveau maître, vous approuverez tous mon choix, et vous l'aimerez, j'en suis sûr.

JACQUOT.

Dieu, que ça fait du bien de voir tout rentrer dans l'ordre! j'ai eu trop de mal aujourd'hui, je ne me mettrai plus dans les coalitions.

(*Tous les ouvriers se mettent à leurs enclumes, et présentent un tableau final.*)

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville des Jolis Soldats.*

on frappe le fer

Ah! frappons fort,
Mes amis, frappons fort,
Ce refrain-là plaît à tout le monde.
Ah! frappons fort,
Mes amis, frappons fort,
Mais à la ronde,
Frappons d'accord.

MARCEL.

Amans qui courez chez votr'maîtresse,
Comm'vous êt's certains qu'ell'vous attend,
De peur que le voisin ne paraisse
Songez à frapper tout doucement. (*bis.*)

Le couplet final, offre les moyens de présenter un tableau fort animé

Mme HUBERT.

Maris qui fait's de grands voyages,
Si de vos femm's vous êtes jaloux;
Montrez-vous prudens et sages
Avant de rentrer chez vous.
Ah! frappez fort, etc.

GERVAL.

Écrivains, qui prenez la férule,
Il faut vous en servir prudemment;
Quand vous n'attaquez qu'un ridicule
Vous pouvez frapper tout doucement. (*bis.*)
Quand vous attaquez la calomnie,
Et, quand vous défendez le talent,
Quand vous combattez l'envie,
Ah! point de ménagement.
Ah! frappez fort, ete.....

ARMAND.

Lorsque nos soldats livrent bataille,
L'espoir du succès gagne leur cœur;
Même sous le feu de la mitraille
On les voit fidèles à l'honneur. (*bis.*)
Que dit le tambour qui bat la charge
Depuis le matin jusqu'à la nuit?
Que dit le français qui charge
Sur l'ennemi qui s'enfuit?
Ah! frappons fort, etc.

CÉCILE.

Vous voyez le calme après l'orage:
Les voilà rentrés dans le devoir.
Ici chacun est à son ouvrage,
C'est d'un bon augure pour ce soir. (*bis.*)
Messieurs, si nous avons su vous plaire,
Avec confiance nous dirons,

Aux loges comme au parterre :
Imitez nos forgerons.
Ah ! frappez fort,
Ah ! messieurs, frappez fort.
Ce refrain-là plaît à tout le monde.
Ah ! frappez fort,
Ah ! messieurs, frappez fort,
Mais à la ronde
Frappez d'accord.

FIN.

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en un acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*..... 1 50
LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, vaud., par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*..... 1 50
LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. *Scribe* et *Mazères*. 1 50
UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaud., par MM. *Dupaty* et *Scribe*..... 1 50
RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame en un acte, par MM. *Scribe* et *Mélesville*. 1 50
L'HÉRITIÈRE, vaud. en un acte, par MM. *Scribe* et *G. Delavigne* 1 50
LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaud. en un acte, par MM. *Scribe*, *Mazères* et *Saint-Laurent*..... 1 50
LA MANSARDE DES ARTISTES, vaud. en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *Varner*. 1 50
LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en un acte, par MM. *Scribe*, *Justin-Gensoul* et *de Courcy*..... 1 50
LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaud. en un acte, par MM. *Scribe* et *Mélesville*..... 1 50
LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaud. en un acte, par MM. *Scribe*, *Mélesville*..... 1 50
LE CHATEAU DE LA POULARDE, v. en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *Varner*. 1 50
LE PARLEMENTAIRE, vaud., par MM. *Scribe* et *Mélesville*..... 1 50
LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la campagne, tableau-vaudeville, par MM. *Scribe* et *Dupin*..... 1 50
CORALY, com.-vaud. en un acte, par MM. *Scribe* et *Mélesville*... ..... 1 50
LA HAINE D'UNE FEMME, ou le Jeune Homme à marier, vaud., par M. *Scribe*..... 1 50
VATEL, ou le Petit-Fils d'un grand homme, vaud., par MM. *Scribe* et *Mazères*... 1 50
LA QUARANTAINE, comédie-vaud. en un acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*..... 150
LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE, comédie-vaudev., par MM. *Scribe* et *Varner*.... 1 50
LES INSÉPARABLES, vaud. en un acte, par MM. *Scribe* et *Dupin*..... 1 50
LE CHARLATANISME, com.-vaud. en un acte, de MM. *Scribe* et *Mazères*..... 1 50
LE MAUVAIS SUJET, comédie-vaud. en un acte, par MM. *Scribe* et *Camille*..... 1 50
LES PREMIÈRES AMOURS, ou les Souvenirs d'enfance, com.-vaud., par M. *Scribe*. 1 50
LE MÉDECIN DE DAMES, coméd.-vaud., par MM. *Scribe* et *Mélesville*.....;.. 1 50
LE CONFIDENT, vaud., par MM. *Scribe* et *Mélesville*.. 2 »
LES MANTEAUX, vaudeville en deux actes, par MM. *Scribe*, *Varner* et *Dupin*. 2 »
LA DEMOISELLE A MARIER, com.-vaudeville, par MM. *Scribe* et *Mélesville*..... 2 »
LA BELLE-MÈRE, com-vaud., par MM. *Scribe* et *Bayard*. 2 »
L'ONCLE D'AMÉRIQUE, com.-vaud., par MM. *Scribe* et *Mazères*..... 2 »
LA LUNE DE MIEL, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. *Scribe*, *Mélesville* et *Carmouche*..... 2 »
SIMPLE HISTOIRE, comédie-vaudeville, par MM. *Scribe* et *de Courcy*..... 2 »
L'AMBASSADEUR, com.-vaud. en un acte, par MM. *Scribe* et *Mélesville*..... 2 »
LE MARIAGE DE RAISON, comédie-vaudeville en 2 actes, par MM. *Scribe* et *Varner*. 2 »

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel